

INTERVIEW DE GIULIANO PREZZOLINI¹

Interview réalisée par Isabelle Renard le 17 novembre 1992 à Florence, chez Giuliano Prezzolini.

Isabelle Renard : Mario Luzi qualifie l'expérience très importante de *La Voce* - celle qui fut dirigée par votre père jusqu'en 1914, *La Voce Gialla* - comme "une œuvre de renouveau total qui touchait les aspects les plus disparates de la société". Quel est votre point de vue, à vous, sur la revue ?

Giuliano Prezzolini : Bien évidemment, mon point de vue ne sera pas celui du chercheur. Je ne suis pas un chercheur, je suis le fils de Prezzolini. Je ne me suis jamais véritablement occupé de culture mais je peux vous dire tout ce que j'ai rassemblé durant toutes ces années. Le groupe de *La Voce* n'était pas un groupe uniforme, bien au contraire car il y avait des personnes qui n'étaient pas du tout d'accord. Cependant disons que sous la conduite de mon père, ils réussirent à collaborer sans heurts trop violents. Parfois il y avait des contrastes ; mais ce fut un véritable miracle. Mon père qui était officiellement le directeur n'imposait pas toutefois ses vues. Mais il donnait l'exemple nécessaire pour le mouvement de *La Voce*. L'exemple avant tout d'honnêteté morale qui était celle que *La Voce* suivit durant toute son existence, dans ce pays où s'étaient perdues, où il n'y avait absolument pas de règles d'éthique dans la vie et spécialement dans la vie politique. *La Voce* essaya de nettoyer ce qu'était le monde italien un peu décadent de la fin *Ottocento*, début *Novecento* même en littérature ... elle fut anti-D'Annunzienne.

I. R. : *La Voce* était ouverte aux cultures européennes, je pense aux références constantes à Bergson, James, Péguy...

Giuliano Prezzolini : Oui, il y avait un rapprochement d'idées avec certains personnages de la culture française. Avec Romain Rolland par exemple. *Jean -Christophe* eut une très grande influence sur les *vocianti*. Et non seulement la culture française mais aussi, je dirais, la culture américaine. Mon père, comme Papini, connaissait bien l'anglais et le français. J'ai des lettres de mon père à ma mère écrites en un excellent français. Mon père a également bien connu Julien Luchaire. D'après moi, Luchaire aurait pu jouer un rôle beaucoup plus important et avoir des postes beaucoup plus importants grâce à son intelligence et à sa culture. Il connaissait non seulement le monde culturel français mais aussi l'allemand. Il connaissait bien la culture européenne. Il eut la mésaventure d'avoir un fils dont les opinions politiques étaient à l'opposé des siennes. Mais lui, il ne renia jamais ses idées. Je suis heureux que vous parliez de Luchaire car ici, à Florence, je ne vois jamais le nom de Julien Luchaire, fondateur de l'Institut français .

I. R. : Quels ont été les rapports de Julien Luchaire avec votre père ?

¹ Fils de l'écrivain italien Giuseppe Prezzolini.

Giuliano Prezzolini : Mon père a été nommé à l'Institut de Coopération intellectuelle. Il fut nommé contrairement à ce que désirait alors le gouvernement fasciste de Rome qui voulait nommer quelqu'un d'autre mais la commission élut mon père ; il fut chargé des relations avec la presse. Il travailla avec Luchaire pendant cinq ans.

I. R. : Comment pouvez vous qualifier la relation de votre père et de Luchaire qui se sont connus ici, à Florence ? Était-ce un rapport d'amitié, d'affinités politiques, intellectuelles ?

Giuliano Prezzolini : Il s'agit avant tout d'une amitié. Politiquement, Julien Luchaire était un pacifiste, humanitaire, socialiste intelligent et large d'idées... c'était un idéaliste, utopique. Et mon père n'était pas de ces idées là. En effet, après les premières années de grande admiration pour Romain Rolland, le rapport avec l'écrivain français se casse car ce dernier était contre l'intervention, il était pour la neutralité. Luchaire et mon père, eux, restèrent amis et Luchaire se souvint de mon père lorsque la Société des Nations le chargea de créer cet Institut de Coopération intellectuelle. Cet institut fut une première ébauche de l'Unesco, un petit peu plus petit, mais il était important surtout car les rapports entre les intellectuels européens avaient pris fin après la première guerre mondiale et il s'agissait de recréer un langage commun fondé sur la culture, au-delà des idées politiques.

I. R. : C'est un peu ce que pensaient faire les Allemands avec le *Kunsthistorisches Institut*?

Giuliano Prezzolini : Oui, et Julien Luchaire avait de bonnes relations avec les Allemands du Kunst qui voyaient une certaine affinité de culture - de la meilleure culture - entre l'Allemagne et la France. Luchaire croyait fermement en une collaboration intellectuelle entre tous les intellectuels du monde, une collaboration en dehors de la politique, c'était une utopie.

I. R. : Une entreprise quasiment impossible car même *La Voce* qui était une revue culturelle avait une connotation politique.

Giuliano Prezzolini : Certes, mais il espérait beaucoup en cette collaboration de tous les intellectuels qui aurait pu guider les hommes politiques, les amis politiques. Julien Luchaire eut trois femmes. La première - Fernande - le quitta pour épouser Salvemini. C'était une femme intelligente mais ce ne fut probablement pas son plus grand amour. Luchaire avait beaucoup de succès avec les femmes, il était charmant (en français dans l'interview), bel homme, grande culture ... et il savait parler aux femmes. Jean Luchaire - celui qui fut fusillé au lendemain de la seconde guerre mondiale - a grandi jusqu'à l'âge de dix-sept, dix-huit ans à Florence, il était l'ami entre autres de Leo Ferrero, le fils de l'historien Guglielmo Ferrero. Ils fondèrent d'ailleurs tous les deux un petit journal plutôt bien.

Luchaire épousa par la suite une italienne, sicilienne je crois, elle fut sa préférée. Elle mourut et il épousa en troisième noce, dans les années trente, une Juive allemande. C'était une femme très ancrée dans le

monde politique. Elle avait un salon à Berlin où elle recevait les personnages importants du monde politique et culturel. Ce devait être une femme intelligente et extrêmement ambitieuse. Après cinq années passées à l'Institut de Coopération, il alla au Brésil avec sa femme et pendant ce temps-là à Paris, on tentait de l'écartier. Ils réussirent à l'éliminer car à Genève, à la Société des Nations, ils estimaient que Luchaire avait trop élargi son champ d'activité et qu'il avait dépassé les limites de ses devoirs.

I. R. : Luchaire peut être considéré comme un précurseur. L'Institut Français de Florence est le premier du genre, il a servi de modèle à beaucoup d'autres instituts.

Giuliano Prezzolini : Oui, mais il a été saboté après la première guerre mondiale. Peut-être Luchaire était-il trop intelligent, trop cultivé. Mais ce n'était pas un politique, il n'avait pas le savoir-faire (*sic*) du politique. C'était un homme honnête.

I. R. : A quel moment les rapports avec votre père se sont-ils interrompus ?

Giuliano Prezzolini : Ils se sont interrompus lorsque mon père quitta l'Institut de Coopération intellectuelle car il avait eu une proposition très intéressante de la Columbia university en 1929-30 pour aller enseigner là-bas. Mon père était un travailleur impénitent. Il a écrit des articles, des livres. Il s'est intéressé à beaucoup de domaines, et en particulier à la philosophie. Il a noué des liens très importants avec les Français et en particulier avec Romain Rolland comme nous l'avons vu auparavant. *Jean-Christophe* a représenté pour les *vociani*, pour mon père, pour ma mère une sorte de personnage mythique, il incarnait d'une certaine façon leur idéal. Et, je le répète, mais il est vrai que la première guerre mondiale provoqua des dissensions et je crois d'ailleurs qu'à ce moment là, la séparation fut quasiment définitive.

I. R. : Dans les années '14, '15, y'avait-il un pont Paris-Florence ?

Giuliano Prezzolini : Oui, j'ai connu Soffici lorsque j'étais enfant. Certainement pour Soffici comme pour mon père, la France a représenté une voie à suivre. Ce pays a eu alors une forte influence sur les *vociani*. Assurément, la vie culturelle parisienne de ces années-là, si bien décrite par Soffici, était beaucoup plus libre et créatrice que la vie florentine. Florence s'inspirait beaucoup de ce monde parisien. Et d'ailleurs les *vociani* se réunissaient et se retrouvaient à Florence dans les cafés littéraires directement inspirés des modèles français même s'ils n'avaient pas l'aura des cafés parisiens. Les *Giubbe Rosse* étaient d'ailleurs parmi les plus connus.

I. R. : C'était des lieux de rencontre ?

Giuliano Prezzolini : Oui, même le mouvement futuriste a eu des liens très étroits avec la France. Je dirais que la période de rapprochement et de compréhension mutuelle entre l'Italie et la France a été justement celle des années précédant la première guerre mondiale. Parmi les collaborateurs de Luchaire, il y avait des personnages

très intéressants comme par exemple Benjamin Crémieux qui était un ami de mon père. Ils étaient professeurs universitaires, hommes de culture ; ils venaient chez nous et nous allions chez eux. Chez mon père, j'ai de même souvent rencontré Soffici, Papini, Palazzeschi, Curzio Malaparte. Je me souviens aussi du sculpteur Medardo Rosso. Il parlait une langue à lui qui était formée en partie du dialecte milanais, en partie du français et de l'italien. Il fut lui aussi un médiateur entre les cultures italienne et française. Mon père joua le rôle de médiateur durant la première exposition des Impressionnistes qui fut organisée par *La Voce* avec quelques tableaux qui venaient aussi de France.

I. R. : Et justement quels furent les rapports de votre père avec le Futurisme?

Giuliano Prezolini : Mon père n'a jamais cru au Futurisme en tant que mouvement. Il voyait dans le Futurisme quelque chose d'artificiel. Il n'appréciait pas beaucoup le mouvement. Ce fut pourtant une période je dirais presque miraculeuse que celle-là. Se concentraient à Florence des hommes d'origine et de professions diverses : sculpteurs, musiciens, écrivains, philosophes. Ce fut le signal d'un grand changement mental et culturel du monde italien qui s'ouvrait ainsi au monde européen.

I. R. : D'après vous, est-ce Florence qui a créé cette atmosphère ? La ville portait-elle en elle une vocation cosmopolite ?

Giuliano Prezolini : Je ne sais pas ... je pense pour ma part que si ces hommes s'étaient retrouvés à Milan, à Padoue ou à Rome ... ils se seraient exprimés de la même façon. Bien sûr Florence avait des qualités particulières. Je crois que ce sont eux qui ont fait Florence et non pas le contraire. Mais il existe effectivement un certain talent toscan. Je pense également que la présence à Florence d'hommes comme Papini, Soffici et mon père fut aussi un aimant pour attirer les autres. Effectivement l'esprit critique toscan aida j'imagine à créer ce terrain volcanique. Il est certain par ailleurs qu'une revue de l'importance et de la vitalité de *La Voce* n'a jamais plus existé à Florence, même s'il y avait d'énormes divergences de vues dans les domaines politiques ou philosophiques plus que littéraires. Mon père, par exemple, était très influencé par Croce contrairement à Papini ou Soffici. Puis avec l'avènement de la première guerre mondiale, les différences politiques se firent sentir plus profondément avec les interventionnistes d'un côté et les neutralistes de l'autre.

I. R. : Ce qui explique d'ailleurs la scission à l'intérieur de *La Voce* et la création de *Lacerba* ?

Giuliano Prezolini : Oui, ils n'étaient pas tous unis mais il y avait quand même une certaine base de révolte morale commune à tous.

I. R. : Votre père avait-il des contacts avec la colonie anglaise ?

Giuliano Prezolini : Peu, je crois. Il y avait une certaine distance avec ce monde-là. Le milieu anglais de Florence était un monde esthétisant, un peu Böklinien, ou alors détaché du véritable monde italien. Ils

s'intéressaient à l'Italien pittoresque mais non à celui de la pensée. Et alors par exemple les rapports avec Berenson existaient mais ils étaient un peu froids. Tous ces Anglo-Saxons vivaient dans leurs châteaux, ou dans leurs villas isolées dans lesquelles ils se retrouvaient pour prendre le thé. Et il faut dire que le monde de *La Voce* était au fond hostile au monde de la société mondaine. D'une certaine façon, les *Vocianti* étaient plus proches du paysan toscan que de l'aristocrate.

I. R. : En conclusion, je voudrais vous poser une question un peu plus personnelle : que signifie être le fils de Prezzolini ?

Giuliano Prezzolini : C'est lourd ! On a une responsabilité ... et je dirais que je suis indirectement prisonnier de mon père. Bien sûr, il m'a toujours laissé la plus grande liberté mais moralement il y a toujours eu ce point de comparaison tellement fort qu'il me freine. Je me dis continuellement " mais que veux-tu faire, toi ! ". C'est toujours cet exemple que j'ai dans l'esprit, inconsciemment au moins. Peut-être ne suis-je pas libre comme d'autres.

(Traduction faite par nos soins).